Nº 23. 3 Août 1869 IIme année

LE PEUPLE POLONAIS

Organe de la Démocratie slave

JOURNAL BI-MENSUEL PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Fais ce que dois, — advienne que pourra !

Le prix d'abonnement :

	Trimestre.	Semestre.	Année.
Suisse	1 fr. 65	3 fr. —	5 fr. 40
Italie	1 » 70	3 » 10	5 » 70
France, Belgique, Allemagne, Pologne, pays Danubiens	1 » 80	3 » 35	6 » 20
Espagne, Angleterre, Danemark, Turquie et Grece	2 » —	4 » —	7 » —

Le prix du numero, 30 centimes.
Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

L'argent et les demandes d'abonnement doivent etre adressés :
A **Genève** au bureau de la Rédaction, 3, rue du Mont-Blanc;
A **Paris**, 16, rue Tournon, librairie de Luxembourg, ou à M. Bronislas Gruczynski, 31, chaussee du Maine.
Tout actionnaire du journal et tout refugié politique jouissent d'une remise sur le prix d'abonnement (le port non compris) en raison de 20 %.
La Rédaction accepte des *annonces* a inserer, à 25 centimes la ligne.

IL Y A 300 ANS!...

Sous le prétexte de la célébration du 300me anniversaire de la diète de Lublin, où nos magnats, d'accord avec les princes apanagés de la Lithuanie et les seigneurs varègues de la Wolhynie, de la Podolie et de l'Ukraïne, ainsi qu'avec les bâtards de l'ordre teutonique de la Prusse polonaise, se sont *unis* pour opprimer, *librement*, *également* et *fraternellement*, le peuple polonais de toutes ces provinces; sous le prétexte de cette union, la szlachta de la Galicie va tenter, le 11 du mois courant, d'entamer des pourparlers avec les popes de Saint-Iour pour arriver à une *confédération* avec eux, ou, à *s'entre-partager la Pologne* avec promesse réciproque de ne pas empêcher les uns et les autres de faire leur besogne vis-à-vis du peuple ainsi divisé.

A son tour, le peuple polonais de Cracovie, prétextant la séquestration d'une nonne, Barbe Ubrik, par les sœurs Carmélites, vient de visiter tous les cloîtres catholiques de cette ville, y brisant les portes et les vitres (surtout chez les jésuites), forçant ainsi ces *citoyens* à chercher un refuge sous le patronage des baïonnettes autrichiennes.

A chacun sa fête et son anniversaire!

C'est que le peuple s'est rappelé, lui aussi, le règne de Sigismond II, célèbre par d'autres faits que l'union seigneuriale de Lublin.

Il y a 300 ans!... En 1552, la diète de Piotrkow décida que les évêques n'auraient plus à se prononcer «sur la vie et l'honneur des citoyens...»

Il y a 300 ans!... En 1556, les députés de la diète de Piotrkow demandaient :

1º La messe dans la langue maternelle;
2º La communion sous les deux espèces;
3º L'abolition du célibat des prêtres;
4º La cessation des annates pour Rome...

Il y a 300 ans!... En 1559, un vieillard vénérable, Jean Tarnowski, demandait le renvoi des évêques du sénat, comme «des hommes reconnaissant un pouvoir étranger» (du pape).

Il y a 300 ans!... En 1567, le sénat refusa de reconnaître les décisions du Concile de Trente, et le primat Uchanski tenait à *excommunier* le pape...

A chacun sa fête et son anniversaire!

Pour mieux réussir dans ses mesquins projets autonomiques pour *sa Galicie*, M. Smolka, à l'exemple des seigneurs de Targowitza, n'hésite pas à tendre la main aux popes de Saint-Iour et à signer la déclaration d'un nouveau partage de la Pologne, à seule fin d'acquérir leurs voix vénales dans le Reichsrath autrichien.

A chacun sa tâche!

Le peuple des faucheurs cracoviens saura aussi tendre la main au peuple des sabreurs de Sahaydaczny, pour s'émanciper, d'un commun accord, de tous ces *unionistes*-là, par-dessus tous les monastères de Saint-Iour et des Carmélites.

Faites votre paix du carnaval fédéraliste, Messieurs les nobles du royaume de la Galicie et de la Lodomérie; le peuple de la république polonaise ne fera sa *communion* qu'au jour de la résurrection.

Il y a 300 ans que dure votre carnaval. — C'est long... Mais sautez toujours, sautez encore, beaux masques joyeux! Profitez du peu qui vous reste; car, ne l'oubliez pas, tout a une fin...

Cela dure 300 ans!

LE MALENTENDU

(*Réponse à la lettre du général Hauké-Bosak, adressée au* **Peuple polonais**, *en date du 14 Mai 1869, et publiée dans le nº 18 du journal*).

Avant tout, nous devons exprimer notre profonde reconnaissance à cet estimable correspondant pour sa lettre aussi courtoise que pleine de la bienveillante sympathie. Nous devons lui demander aussi pardon pour cette réponse qui s'est faite attendre, contrairement à notre vif désir d'arriver au plus tôt à l'entente que nous somme sûrs de voir résulter de notre réponse.

Le général Hauké, avant de rejeter ou de souscrire à notre doctrine économique, telle que nous l'avons développée dans notre feuille, a voulu nous poser cinq questions préliminaires. Mais chacune de ces questions demanderait indubitablement un article spécial pour y répondre; c'est à quoi le cadre de notre publication s'oppose souverainement. D'un autre côté, y répondre catégoriquement, par oui ou

FEUILLETON DU PEUPLE POLONAIS

ÉTUDIER ET RÊVER

(Bibliographie)

(*L'Aventure de Ladislas Bolski;* par M. **Victor Cherbuliez**. *Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 Avril, 1er et 15 Mai et 1er Juin 1869).

(*Suite* (1)

III

En effet, les personnages du roman de M. Cherbuliez nous sont connus, et nous avons déjà lu sur le chaos résultant de la rencontre de ces êtres si opposés les uns aux autres... dans l'histoire de l'anarchie en Pologne au siècle passé, décrite par *C.-C. de Rulhière*.

En contemplant ces étranges personnages du roman, nous les avons vus peu à peu prendre la forme de géants, puis se morceler, se grouper... et à nos yeux est apparue la Pologne elle-même, vivante, imposante par ses passions et son énergie, impuissante et foulée aux pieds par le chaos de ses idées et l'anarchie de ses actions. — Et M. Cherbuliez lui-même est devenu, pour nous, comme le légitime successeur de Rulhière, moins les prétentions du défunt d'être un *historien*.

C'est ainsi que nous avons compris chaque personnage et chacun de leurs paroles et gestes; toute allusion nous a été rendue claire, comme la pensée alégorique de l'auteur nous a paru transparente.

Nous ne reviendrons plus sur Bolski. Chacun, au premier coup d'œil, l'aura considéré comme une personnification idéalisée de la *szlachta*. Sa vie, c'est l'histoire entière de cette caste. Élevé par une mère tendre et aimante «qu'il vénérait trop pour se familiariser avec elle,» selon son propre aveu; civilisé par l'abbé Pontis, n'instruit que du *Syllabus* et des aventures du chevalier Don Quichotte, pouvait-il finir autrement que dans une maison d'aliénés?...

Mais nous souffrons pour sa pauvre mère, si nous l'avons bien comprise; pour cette mère charitable, intelligente, pleine d'amour et d'indulgence, quoique un peu déraisonnable... Quelle est donc cette mère, sinon la Pologne, magnanime, charitable et laborieuse?... Voyez cette mère des Bolski, issue d'une famille «traditionnellement patriotique,» dont tous les membres étaient martyrs du devoir; elle a conçu le projet, aussi héroïque qu'insensé, de réhabiliter les descendants de ces magnats dépravés et vénaux, qui ont vendu leur patrie. Elle consent à élever Bolski père jusqu'à l'épouser; elle est prête à tout lui pardonner, à la seule condition qu'il purifie son passé en luttant contre l'ennemi, et elle l'envoie en Hongrie.

Lui, certes, il promet tout; il y va, mais, chemin faisant, il rencontre une coquette inconnue, et meurt en duel pour elle. Cependant, ses amis, par ignorance ou par pitié, ont soin de dissimuler la vérité devant sa femme-Pologne; et elle, bonne et crédule, le déplore même. Cela lui fait croire que tout est fini, que tout est perdu; elle renonce à l'espoir de voir sa patrie délivrée, et ne songe plus qu'à préserver son fils d'une lutte désespérée et inutile. Quant au *szlachciç*, le duelliste galant, il ne pouvait pas mourir sans mise en scène; fidèle au rôle adopté d'un héros tombé sur le champ de bataille, il envoie à la maison son *plumet ensanglanté*...

C'est qu'il croit pouvoir tromper la postérité et l'histoire, comme il a trompé la sainte femme dont

(1) Voir les nos 21 et 22 du *Peuple polonais*.

par non, serait s'exposer à prolonger le malentendu à l'infini.

Or, pour sortir de ce cercle vicieux, il nous faut savoir à qui nous avons affaire; c'est-à-dire quelle est la doctrine économique que professe notre respectable interlocuteur? — En effet, s'il n'était qu'un partisan aveugle de la doctrine sur la propriété individuelle absolue, nous n'aurions, pour toute réponse, qu'à le prier de relire ce que nous avons écrit sur l'incompatibilité de cette doctrine-là avec la vraie démocratie.

Tel n'est pas le cas. Le général a nettement exprimé sa pensée à ce sujet, écrivant aux «frères polonais,» en date du 12 Septembre 1867 :

« Le sol, étant bien universel, est la propriété du peuple polonais. L'administration et la culture en seront confiées, sous la surveillance de la République, à ceux qui se voueront à ce travail, d'après la loi que l'assemblée de la République présentera et que le peuple souverain adoptera et sanctionnera. »

Ce que nous reproche donc cet honnête citoyen, c'est «l'arbitraire» avec lequel, à ce qu'il lui paraît, nous désignons la commune pour *propriétaire*, devançant ainsi la décision du peuple souverain.

L'accusation est grave; mais l'explication n'en est que plus facile. — En *principe*, nous acceptons la doctrine du citoyen Hauké; car, empreinte de la plus haute justice, elle est indiscutable *en tant qu'elle est un principe*. Malheureusement, dans l'application, ce principe a plus d'un inconvénient. — Nous frissonnons à la seule pensée des intrigues, des bassesses, des calomnies, des corruptions, et jusqu'à la scission et la guerre civile qui menaceraient la patrie, si l'on confiait à une assemblée quelconque le partage de la terre entre vingt millions de travailleurs! Et pour le confier à un pouvoir exécutif, — le général ne le voudrait pas, ainsi que pas un seul des démocrates polonais.

Aussi, sans attenter à ce principe qui déclare la terre propriété de la nation entière, sans violer le droit de la nation à statuer sur le mode de possession, — la démocratie veut, dès qu'elle pourra le faire, répartir le sol de la Pologne entière entre toutes ses communes; ce qui voudrait dire : le remettre *entièrement* aux groupes composant la nation *entière*.

Le citoyen Hauké, en combattant ce qu'il appelle notre «arbitraire,» nous dit ironiquement : «la famille, et plus encore l'individu, serait un point de départ bien plus *logique*.» S'il ne s'agissait que de la logique, on n'aurait qu'à reconnaître la terre propriété indivisible de la nation entière, ou propriété de tous ceux qui, par ruse, par force, par adresse ou autrement, s'en accapareraient d'une partie quelconque. La propriété commune ou la propriété individuelle, c'est ce que commande la logique indépendante.

Or, la propriété individuelle, nous n'en voulons plus; source du prolétariat, du paupérisme, de l'oisiveté égoïste des riches, de la haine réciproque, de la corruption, de la lâcheté, de l'immoralité et de la dépravation de l'humanité entière, nous en avons assez! Il nous suffit d'ailleurs de reconnaître que c'est grâce à elle que notre patrie, s'étant morcelée en mille «patries cellulaires,» comme s'exprime le citoyen Mieroslawski, y a trouvé une tombe pendant tout un siècle, pour que nous la repoussions avec horreur comme une vision infernale.

Quant à la propriété commune, aussi logique qu'elle soit, nous n'osons pas la proposer au peuple, aucun pays ne l'ayant pratiquée sans tomber dans l'esclavage le plus dégradant. Tandis que la propriété *communale*, pratiquée durant des siècles par nos pères, et dont l'abandon lui a coûté sa liberté et son indépendance, nous la recommandons avec la ferme conviction d'y trouver la vraie formule du bien-être économique, sans attenter à la liberté individuelle du citoyen ni à la force politique de la nation.

Ensuite, le général nous presse de nous expliquer sur ce que nous entendons sous la dénomination des *outils* et des *matériaux du travail*, «et donnez-moi cette définition, ajoute-t-il, aussi claire et aussi complète que lorsque je dis : *la terre*.»

Trouve-t-il donc le mot *terre* tant explicite? — En parlant de notre planète avec tout ce qu'elle contient, l'astronome dit *la terre*, comme il dirait Saturne ou la Lune. Nous disons telle ou telle *terre*, en désignant un certain pays; mais chassez de ce pays tous les habitants et jusqu'aux animaux, il y restera néanmoins *la terre;* brûlez-y les forêts et coupez-y toute plantation, il y restera encore *la terre;* faites sécher les eaux et les marais du pays, ce sera toujours *la terre;* faites y abstraction des métaux et des minéraux qu'elle contient, ou ne le faites point, ce serait également *une terre*. Qu'est-ce donc qu'une *terre?*

Mais toute cette énumération des terres ne nous sert qu'à prouver jusqu'à l'évidence qu'il suffit de vouloir pour trouver des questions à opposer à toute dénomination. En parlant des outils et des matériaux du travail, nous ne prétendions rien définir; nous nous bornions à poser le principe de la plus haute justice économique, à savoir : que toute chose servant au travail de l'homme, soit comme matériel, soit comme instrument, ne doit lui appartenir qu'autant qu'il s'en sert personnellement (la terre aussi, comme matériel); c'est-à-dire ne doit constituer que sa *possession temporaire*, constituant la *propriété de tous*, c'est-à-dire de la *nation* ou de ses parties intégrantes, *les communes*.—Quant à la définition de ce qu'est un matériel ou un instrument, il est évident que cette définition étant conventionnelle, la décision en revient à la législation nationale.

Enfin, toujours sur la piste de notre «arbitraire,» l'honorable général nous demande pourquoi nous n'admettons pas le droit de la commune à transmettre sa propriété aux familles ou aux individus qui la composent? — C'est comme nous n'admettons pas qu'elle ait le droit d'autoriser la sodomie, l'assassinat ou l'anthropophagie : les considérant aussi funestes pour la société que la propriété individuelle provoquant la haine et la division, et que la propriété héréditaire dans la famille qui n'est actuellement que la conséquence inévitable de la propriété individuelle. — Admettre que la Pologne pourrait faire une révolution sociale pour n'aboutir qu'à la déclaration de la propriété individuelle *par la voie des communes*, ce serait l'accuser d'imbécillité; parce que, dans trois siècles au plus tard elle retomberait dans l'état actuel, dans la misère et l'esclavage, — après avoir versé inutilement beaucoup de sang.

Il nous reste encore à relever les expressions de notre respectable ami qui, conséquent dans son accusation sur notre «arbitraire,» va jusqu'à nous parler «des *prescriptions* que nous avons *dictées*.» — Or, nous ne *dictons* ni ne *prescrivons* rien. Nous étudions et combinons; puis nous formulons le résultat de ces études et de ces combinaisons. Ces formules, ainsi déduites, constituent notre *doc-*

---

il fut le traître. — Non, misérable, tu ne les tromperas pas! Il y avait là, à côté de toi, le *démocrate* Tronsko, lui qui combattait réellement l'ennemi... Plaignant la sainte femme, pour le moment il lui cache la honteuse vérité; mais il transmettra à l'histoire toute la vérité, et au fils il le lui dira quand il le jugera nécessaire...

Cependant, la douloureuse veuve s'adonne tout entière à la religion, à la bienfaisance, et ne croit qu'à la sainteté du travail et de la pauvreté. — La jeune génération, son fils à elle, libre encore de toute souillure,— avec son Dieu et ses pauvres,— fait toute son espérance; elle ne vit qu'en lui.

Sans doute, elle voudrait confier l'éducation de son enfant à sa malheureuse patrie, à sa *commune* spoliée; mais la main impitoyable des envahisseurs y pèse de tout son poids. La veuve abandonnée et persécutée, la mère-Pologne, se décide à remettre son enfant *szlachciç* aux soins de l'abbé catholique, dans l'espérance qu'il en fera un honnête et paisible agriculteur :

« Il est beau d'être un héros, se dit-elle, mais il est encore plus beau d'être une conscience. »

La pauvre insensée! — Sans doute, mais elle ne réfléchit pas que pater Pontis, en enseignant son agronomie, ne sera pour lui qu'un drôle à qui il n'empruntera autre chose que son Don Quichotte! Elle ne pense pas que le jeune paladin, corrompu dès le berceau par son père, ne traitera son maître que comme un serviteur! — Regardez comme il le terrasse du premier coup :

« Madame, dit l'abbé Pontis à ma mère, — raconte Bolski, — voilà un élève qui me donnera du fil à retordre.
« Je me pris à sourire. Il me demanda ce que j'avais. Je lui répondis : — Je sais pourquoi je vous donnerai du fil à retordre.
— Dites-le moi.
— Vous n'oserez jamais me punir.
— Pourquoi donc cela, mon petit ami?
Je lui répondis en faisant flotter mes cheveux sur mes épaules : — Parce que je suis trop beau. »

Belle agronomie que celle à laquelle il aspire! Il tient d'abord à étonner ses petits camarades en chassant les chiens enragés, et à se faire admirer par sa générosité; puis, après avoir étudié la vie de Don Quichotte, il s'en prend à la Toinon. Après l'éducation de l'abbé, notre petit bijou avale sans peine la civilisation du journaliste parisien. Enfin, l'âge de l'adolescence bien utilisé, le jeune homme, blasé et fatigué de tous les plaisirs, se rappelle incidemment avoir entendu parler du *démocrate* Tronsko ainsi que d'une Pologne... Alors, pour se divertir, il se met à feuilleter les mémoires du patriote,— entre les deux rendez-vous; mais la lecture l'entraîne, il se décide à *conspirer*...

Cependant, n'allez pas croire qu'il a compris quelque chose à l'idée de la démocratie.— Pas du tout. Déjà étant en Pologne, en qualité d'émissaire, il avouait naïvement qu'il n'est «ni démocrate ni aristocrate; » — qu'était-il donc? — « Les Bolski ne sont que des Bolski... »

« Je lus dernièrement, jasait-il, un passage de Mieroslawski *qui m'est entré dans la tête comme un coup de pistolet :*
« Dieu n'envoie plus aux nations des sauveurs tout « faits, il leur envoie seulement des matières appelées « idées, et c'est aux nations à couler dans ces moules la « quantité de héros de plâtre qu'il leur faut pour chaque « révolution. Ce n'est ni solide, ni original comme une « statue antique, mais avec du plâtre, de l'attention et de « la patience, on en a tant que l'on veut. Le tout est de « les cuire proprement au feu du canon. »

Voilà ce qui lui sourit : la possibilité de devenir héros! Mais la pauvre mère-Pologne ignore tout cela, et elle consent à le laisser partir, s'il soutient une année d'épreuves... Une année seulement! Mais nous savons comment il s'en acquitta. — Le voilà

trine que nous recommandons au peuple, n'aspirant qu'à entendre un jour sa sanction suprême sur toutes ces questions. L'*arbitraire* de la démocratie ne s'étend qu'à renverser tous les obstacles empêchant au peuple souverain de rendre ce jugement tant désiré.

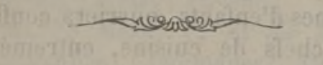
Cependant, nous ne relevons pas ces expressions quelles qu'elles soient, par esprit de polémique; bien au contraire! Nous les relevons, puisque ce sont elles précisément qui nous ont autorisés à accompagner la publication de la lettre du général Hauké de cette réflexion :

« Nous croyons que la division qui paraît exister entre lui et nous, à la première lecture de sa lettre, n'est pas si grande qu'on pourrait le supposer. »

En effet, le général demande que la terre et tout ce qui sert au travail soient déclarés par la démocratie triomphante comme *propriété de la nation*, afin que celle-ci se prononce sur le mode de la possession. C'est précisément ce que demande toute la démocratie. — Mais à force d'étudier le passé et le présent de notre peuple; à force d'observer son génie relevé par l'histoire et les événements, notre école croit prévoir ce qui pourrait advenir de ce jugement suprême, et elle tient à en prévenir ses coreligionnaires.— Il est donc évident que, en ce qui constitue le *principe*, nous sommes pleinement d'accord avec lui, abstraction faite du point auquel le général prête foi à nos prévisions économiques dans cet avenir, qui n'est peut-être pas très-éloigné.

Or, les expressions dont nous avons parlé tout à l'heure, nous ont démontré où se trouve le malentendu; notamment : le général a pris nos *desiderata* et nos *prévisions* pour notre volonté de les imposer au peuple. Mais, sans parler de ce qu'il y aurait d'antidémocratique dans un pareil désir, à supposer que nous le voudrions, — le pourrions-nous?

Par conséquent, il nous semble avéré que, une fois ce malentendu dissipé, l'éminent démocrate reconnaîtra qu'il est d'accord avec nous sur le programme économique, comme il l'est sur le programme social et politique.



DES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE

(*Suite*).

Qu'est-ce que nos Ruthènes?

Les trois points culminants du programme politique clérico-nobiliaire sont :

1° En Pologne, « une démonstration armée » déclarée par la presse salariée comme un soulèvement général;

2° En Russie, quelques désordres plus ou moins graves, à l'aide de la jeunesse russe trompée par les agents de la diplomatie aristo-polonaise, tous portant des masques révolutionnaires;

3° Enfin, le couronnement de l'édifice, c'est-à-dire l'intervention étrangère pour rétablir un royaume polonais, catholique et nobiliaire.

Voici maintenant le procédé pour réaliser d'abord le premier paragraphe de ce programme. — On laisse faire la propagande et la conspiration démocratique, les suivant pas à pas à l'aide de ses agents masqués qui ont soin de se glisser dans les rangs des démocrates. Quand la conspiration est mûre au point qu'une plus longue plaisanterie deviendrait dangereuse, les agents se démasquent peu à peu, et on commence la chasse aux chefs et aux plus zélés membres de la démocratie. Les moins connus et renommés sont calomniés et diffamés, afin de les rendre suspects et les brouiller avec le reste de la démocratie; les plus connus d'entre eux, outre tout cela, sont mystérieusement désignés au gouvernement du czar ou (de préférence) à la police autrichienne. En un mot, *on purifie par tous les moyens* la conspiration de cette contagion démocratique, choisissant pour les postes plus importants des hommes de *confiance :* la dictature de Mieroslawski est remplacée par celle de Langiewicz, et MM. Jordan et Ce ont à organiser la « démonstration armée » par l'envoi de petits détachements, l'un après l'autre. Ainsi le mouvement *voulu* prospère : l'on se bat en Pologne, et le mouvement *dangereux* est détourné!... La presse « dévouée » explique ce petit changement de personnes déclarant à l'Europe comme quoi « la révolution et le peuple » ont repoussé ces vieux « buveurs de sang » pour se tourner du côté de la jeune sève démocratique; et au peuple on avoue, au contraire, que ses vieux favoris l'ont trahi, ne voulant plus paraître à l'appel; tout cela pendant que ceux-ci sont gardés à vue par *la sève* de la police autrichienne.

La réalisation du second paragraphe du programme est plus sujette à variation, dépendant de maintes criconstances; mais l'essentiel : provoquer les désordres le plus loin possible de la Pologne, reste invariable. — (Les démocrates polonais ne pouvaient voir sans éclater de rires la stupéfaction de la jeunesse russe, quand on leur a appris, par exemple, que l'ultra-révolutionnarisme que professait à St-Pétersbourg M. Ohryzko, fut beaucoup plus modéré par rapport à la Pologne que ne le fut le constitutionalisme russe de M. le prince Pierre Dolgorukoff...) Or, la fameuse question « ruthène » ne fut qu'un de ces innombrables petits tours, destiné d'abord à embarrasser le czar; elle fut ensuite appliquée comme un contre-poison au démocratisme polonais.

Voici comment les choses se sont passées :

Les condottières russes dominant les pays de la Volga et de l'Oka, s'étant confondus avec le reste de la Tartarie, et ayant hérité de leur système d'action, ont fondé l'empire de Moscovie, dont l'agrandissement était leur seul but et leur unique raison d'être. Aussi pour avoir le prétexte des guerres et des conquêtes en Pologne, ces débris des Varègues et des Mongols ont rétabli le vain titre de grands-ducs d'abord, puis celui des czars et des empereurs de *toutes les Russies* (ou Ruthénies).

Mais où donc commençait et se terminait cette Russie? — C'est ce qui dépendait toujours des circonstances et de la force des voisins.

Jusqu'à Pierre le Grand, cette Russie n'allait pas au delà de Kiew et Smolensk; Catherine II la trouvait jusqu'au Boug; Nicolas Ier la contemplait sur la Prosna, et sous Alexandre II, les patriotes officieux la découvrent au pied des Carpates et au delà même...

La démocratie polonaise de toutes les époques ne voyait de salut contre une telle Russie ou Ruthénie que dans la forte volonté du peuple polonais, sûre qu'elle était qu'autant que le peuple voudra rester *polonais*, il le sera toujours. Le rôle donc de la démocratie se bornait à le *faire vouloir*... Quant aux magnats, à qui un pareil *salut* ne souriait guère, le hasard leur donna M. Duchinski, pour opposer à cette Russie des czars une Russie des Haïdamaks.

M. Duchinski, le savant de cette école-là, se mit à prouver, à force de recherches historiques, que la Moscovie n'était pas d'ori-

---

émissaire en Pologne... puis en prison... enfin, après avoir demandé pardon au czar, il revient à sa mère.

« Ne te chagrine plus, mère-patrie; me voilà, ton enfant tant désiré, le *szlachciç* digne de ses pères... Me voilà revenu, sain et sauf, le czar m'a gracié... Que ne te réjouis-tu pas, mère-patrie? » — En effet, n'a-t-elle pas voulu le préserver de la mort, n'en faire qu'un paisible agriculteur? Le voilà!... Ah! c'est qu'elle n'entendait pas par là un saltimbanque, un renégat, un traître.

« Moi et la Pologne nous te maudissons. »

Nous voilà instruits à présent sur le culte du démocrate Tronsko pour cette femme :

« Vois-tu, mon garçon, disait-il autrefois à Bolski, je baiserais la terre devant ta mère. »

En effet, une fois il a baisé l'éventail tombé des mains de Mme Bolska... Quelque lecteur parisien peut-être a dit plus d'une fois, en souriant avec malice : « Allons, Monsieur Cherbuliez, ne faites pas de mystères. Votre Tronsko fut amoureux de Mme Bolska, et, qui le sait? le petit Ladislas a été peut-être quelque peu son parent... » Et l'histoire confirme cette conjecture scabreuse.

Tronsko, c'est la *démocratie* polonaise, naturellement dévouée à cette sainte martyre d'une liaison absurde avec le *szlachciç*. Ce n'est qu'ainsi qu'on se rend compte des toutes les erreurs commises par un homme aussi raisonnable et aussi conséquent que fut Tronsko. Se serait-il seulement, par exemple, donné tant de peine avec ce gamin débauché, surtout sachant que « les Bolski ne sont que des Bolski. »

L'histoire et les événements ont sévèrement jugé la démocratie-Tronsko pour cette faiblesse; mais cette même histoire, que M. Cherbuliez a suivie pas à pas, nous fait aussi comprendre toutes les erreurs de Tronsko. — Ah! cette démocratie que représente Conrad Tronsko, fut bien punie pour avoir poussé l'amour de la patrie affligée jusqu'à une *complicité involontaire* avec la *szlachta*.— Pourquoi le Tronsko *éprouve-t-il* les Bolski en les faisant voyager, au lieu de les mettre à travailler? Pourquoi, quand le moment est venu, voyant que le *szlachciç* s'est amouraché au point de renoncer à son projet,— pourquoi, au lieu de lui dire courageusement : « Tant mieux; pourris, mauvaise herbe! » il se mit, par sa philippique sur le *Slavus saltans*, et par son récit sur la mort véritable du père, à l'arracher de son *far niente?...*

Aussi l'histoire des événements de 1846-48, en Galicie et en Poznanie, est là : ce n'est pas la *szlachta* qui est fautive, mais la démocratie seule se démenant avec elle. Et pourquoi, quand ce Tronsko-démocratie fait amputer *sa main gauche*, s'en étonnerait-on? Comment donc : fallait-il plutôt laisser à un corps robuste et bien portant le membre atteint au point d'avoir garanti le repentir du szlachciç et ayant ainsi compromis la cause?

L'amputation continue encore, et notre feuille, un des instruments de l'opérateur, profondément convaincue de son utilité, poursuit son triste devoir, en vue des Bolski grinçant de rage et malgré le bruit aigre de l'os scié... Et que nous haie le vilain szlachciç! — Ce n'est rien; le géant amputé une fois rétabli, il saura nous rendre justice. — Même à présent, les hommes de cœur comme M. Cherbuliez ne s'indignent plus de cette phébotomie.

Le positiviste Richardet lui-même saura nous approuver; car lui aussi nous est devenu plus transparent depuis que nous nous sommes rendu compte de la pensée de l'auteur. — Maître provisoire et accidentel de Bolski, il ne personnifie rien moins que notre siècle. Bon enfant émoussé du doctrinarisme, naguère il devait aussi croire en *principe* (Il est à

gine slave, mais d'une race à part qu'il désigna sous le nom d'*Ouralienne*.

Tant que M. Duchinski ne cherchait que la vérité scientifique, son travail fut très-respectable et bien curieux. Mais nos diplomates y mirent la main, et on attaqua *l'usurpation* du nom de *Russie* par les czars...

Mais pour parler de l'usurpation, il fallait découvrir les *vrais* propriétaires du nom; car si, comme nous le soutenons, le nom de la «Russie» ou «Ruthénie» n'était qu'un nom de convention, désignant les pays conquis par les Varégo-Russes de la famille des Rurik, — la dynastie des Romanoff, parents et successeurs de cette famille-là, a la raison d'appeler les pays faisant sa proie du nom de *Russie*, au moins tout autant que l'avait un condottière varègue de Smolensk ou Tchernigow, surtout si cela lui fait plaisir.

On trouva donc ces prétendus propriétaires du nom dans la personne de la *nation ruthène*. En effet, au premier moment, le gouvernement russe s'effraya, et répondit par des citadelles et la Sibérie à ces «Ruthènes» — mais cela ne dura qu'un moment. Quand on s'aperçut à St-Pétersbourg qu'à part une dizaine d'étudiants et deux ou trois professeurs de l'université de Kharkow, personne dans toute l'Ukraïne russe ne se souciait de la «nation ruthène,» — on changea bien vite de tactique.

Au contraire, tous les agents du gouvernement en Wolhynie, Podolie et l'Ukraïne polonaise se mirent à propager «le ruthénisme» et les plus marquants des *Ruthènes* (comme M. Bielozierski) obtinrent des emplois importants en Pologne.

Bientôt l'Autriche aussi comprit ce qu'il y avait de bon pour elle dans cette Ruthénie, et M. Schmerling l'introduisit en Galicie, transformant le monastère de Saint-Iour en académie de cette fraîche nationalité.

Voilà donc ce qu'est cette *Ruthénie*. L'œuvre d'entente fraternelle du condottiérisme polono-catholique avec celui tartaro-bysantin. *Ruthénie* des agents mercenaires et de la jeunesse s'extasiant à chaque nouvelle invention; *Ruthénie* destinée à combattre la démocratie et éloigner ainsi la délivrance de la population même dont cette vile intrigue prétend défendre les droits.

Mais pour cette *Russie* ou cette *Ruthénie*, la démocratie polonaise ne changera pas une seule lettre à son programme révolutionnaire, ayant accepté pour devise les paroles prononcées par le patriote L. Borkowski : «*Rien* pour la Ruthénie de Saint-Iour; mais *tout* pour le peuple de cette prétendue Ruthénie!»

Ce peuple trouvera tout ce qu'il voudra dans le programme de la démocratie polonaise. — Tiendrait-il à apprêter de son dialecte une langue à part, — l'enseignement étant libre, rien ne s'y opposerait; voudrait-il garder son culte religieux avec toute la pompe et l'éclat actuel, — la liberté de conscience étant déclarée absolue, rien ne s'opposerait à ce qu'il pourvoie à l'entretien de tant d'églises qu'il lui faudrait, avec leurs évêques et métropolitains. Même si, par impossible, ce peuple-là désirait absolument une *autonomie*, pourvu que les lois ne soient en contradiction avec les principes fondamentaux de la démocratie, il ne dépendrait que du bon vouloir de ses communes à s'unir dans une confédération pour agir d'un commun accord.

Mais pour tout cela, il faut que ce peuple le décide *lui-même*, la démocratie repoussant avec dédain les imposteurs se déclarant comme ses représentants.

Et voilà pourquoi ayant le cœur navré à la vue de ces jeunes gens, dont le patriotisme inexpérimenté a poussé dans les filets de cette ignoble intrigue anti-populaire, — nous soutenons hardiment et avec conviction que toute cette cabale-là n'a pas été assez forte pour ébranler la partie sérieuse de notre démocratie, confessant la doctrine testamentaire exprimée dans nos Manifestes cardinaux de 1836 et 1845, — Manifestes dont nous avons déjà fait connaître la substance à nos lecteurs.

Mais si aucun principe ni aucune doctrine ne divise plus actuellement la vraie démocratie militante de la Pologne, — hélas! nous devons avouer que ces membres ne sont pas assez d'accord sur la question : Quelle est la voie à suivre pour arriver à la réalisation de leur triple idéal, politique, économique et sociale? S.

(La suite au prochain numéro).

Le général américain

La *National Labour Union*, ayant le projet de fonder une section dans une ville du Kansas, a délégué le *général* Caméron.

Que dirait-on, dans notre libre Belgique, dit le journal belge auquel nous empruntons cette nouvelle, si l'on apprenait que le général Chazal ou le général Renard fondait des sections de l'Internationale?

Mais ils ne *fondent* pas plus des sections, qu'ils ne *fondent* sur l'ennemi. Ils *fondent* des balles, ils *fondent* des régiments, et ils *fondent* beaucoup d'espoir sur le roi pour leur promotion au maréchalat. Espérons qu'ils se trouveront *morfondus*. *(L'Internationale)*

Pour la Rédaction : A. Szczesnowicz et Ch. Brazewicz.

---

regretter que l'auteur n'ait pas donné sa biographie); mais désillusionné, il n'a foi qu'au succès, qu'aux «faits accomplis.» Autrement d'où lui viendrait sa sympathie pour le plus futile des Bolski? Il lui offre ses services, à lui, assassin de sa propre mère, au traitre de la démocratie, à l'amant repoussé et éconduit par une Moscovite capricieuse, à ce demi-fou... et il lui montre l'Amérique pour refuge!..

L'Amérique? Richardet, pédant et sceptique, croit donc en la force salutaire du Nouveau-Monde, tandis que le Vieux n'est pour lui qu'un monument historique. Mais il l'aime ce Vieux-Monde, — c'est pourquoi Bolski n'étant qu'une momie bien conservée, il aime *son passé* dans la personne de ce szlachcic. Autrement de quoi aurait-il eu peur quand, pour la dernière fois, Mme Liévitz parut sur la terrasse de Bolski?

«Richardet tressaillit, dit Bolski; il nous interrogeait l'un et l'autre du regard. Je lui fis signe de se retirer. Il parut *hésiter*.»

N'est-ce pas ainsi qu'a agi l'Europe de notre siècle, lorsqu'elle s'est aperçue d'un duel inévitable, à l'américaine, entre la Pologne et la Russie? Elle tressaillit d'abord; puis elle parut hésiter... en définitive elle se retira comme s'est retiré Richardet.

Sans doute, le lecteur a deviné que Mme Liévitz aussi n'est, à nos yeux, qu'une allégorie de la Russie. Mais c'est la belle Russie que celle-là; la meilleure qu'on ait, — la jeune Russie... Serait-ce la Russie *nihiliste*, comme le soutient notre ami J...? Quelque peu, l'essentiel est que c'est une Russie non officielle. Jugez-en vous-même; voici la vie de Mme de Liévitz :

Comme Mme Bolska, elle se maria aussi sans inclination, mais volontairement. Mais la première n'épousa le *szlachcic* que par une sorte d'héroïsme sentimental, en vue de le réhabiliter; tandis que la belle Russe se livra à *l'Allemand-diplomate* pensant y trouver une issue à sa fièvre d'activité, ainsi que pour son ambition dévorante. La première resta fidèle à son compagnon et à sa postérité autant qu'elle les crut *honnêtes;* la seconde, autant qu'elle avait confiance dans *l'habileté* de son époux étranger.

Mais l'Allemand dévoila son imbécillité (lors de la guerre d'Orient), et elle s'en détourna avec dégoût. — Remarquez-le, la jeune Russe ne repoussa que *le diplomate allemand*, tout en s'entourant des *Allemands artistes et savants.....*

Mme Liévitz, veuve d'un mari vivant, se mit à la recherche d'un autre élément pour son activité : c'étaient les hôpitaux, les soins auprès des malheureux de la fortune ou de la nature, des écoles (celles dites du *dimanche?*), les excursions en Icarie mêlées de conseils donnés aux *épiciers* «sur les moyens de faire affluer le public;» en un mot, la fièvre d'une pensée inquiète, la dentition d'une civilisation frappant à la porte... Le mari impuissant et piteux lui paraît le seul obstacle à son salut, et elle conspire contre lui.

La conspiration d'une Mme Bolska aurait été différente : le poison ou le poignard aurait vite achevé sa besogne; mais là, c'est du mys-ti-cisme!... — Mme de Liévitz, positiviste russe, conspire avec plus de prudence : elle tourne la tête à un fou, le Pardenaire, et elle attend quand l'idée lui viendra de la débarrasser de son mari, quand «le fusil fera feu tout seul...»

Mais tout cela ne la satisfait pas; elle a trop d'intelligence pour ne pas sentir ce qu'il y a de vide dans tout cela, et cette impuissance ne la rend que plus exaltée... Mais voilà que, au milieu de ses voyages à l'étranger elle fait la rencontre de Bolski, et sa fièvre prend une autre tournure, plus rationnelle à ce qu'il lui paraît.

(La suite au prochain numéro).

Genève. — Impr. Pfeffer & Puky.